

temple immense le dix-huit centième anniversaire de la mort de Pierre sur la croix. Ils accourront de tous les points du globe, même de ces contrées encore inconnues où les légions romaines n'ont jamais pénétré. Ils formeront une assemblée sainte, plus imposante que l'antique sénat aux plus beaux jours de sa gloire. La société religieuse dont Pierre est le centre et le chef prouvera aux peuples effrayés par les menaces de la guerre ou séduits par les délices de la paix, sa divine immortalité."

Cette prédication eût trouvé, sans doute, Néron incrédule. Il aurait regardé comme une folie l'annonce de la glorification solennelle, après dix-huit siècles, d'un Juif mort comme un vil esclave. Il se serait tourné vers ses affranchis pour leur dire : " Apportez-moi des roses, le parfum des roses est doux ! " Mais pouvons-nous ne pas croire, nous qui sommes témoins du miracle, nous dont la pensée habite Rome en ce moment et qui savons ce qu'est la papauté, dix-huit cents ans après la mort de saint Pierre ? En voyant cette auguste dynastie des souverains pontifes subsister toujours, tandis que toutes les autres disparaissent, pouvons-nous ignorer ce qui la préserve de la mort ? pouvons-nous ne pas dire : Le doigt de Dieu est là ?

Au commencement du XVI^e siècle, trois étrangers, célèbres à divers titres, un Hollandais et deux Allemands, vinrent à leur tour visiter Rome, où se donnaient rendez-vous toutes les intelligences. Témoins des magnificences, quelquefois trop profanes, du pontificat de Léon X, ils n'admirent rien et se scandalisèrent de tout. De retour dans leur patrie, ils proportionnèrent leur ingratitude aux égards qu'on avait eus pour eux. Rome ne fut pas étonnée de ces procédés, elle y était accoutumée et elle devait en avoir d'autres exemples. L'un, homme de lettres, souleva contre les moines et contre la cour romaine tous les humanistes, qui surent bientôt par cœur les *Colloques* satiriques d'Erasmus de Rotterdam. L'autre, guerrier fougueux, excita tous les hommes d'armes d'Allemagne à combattre l'Italie dégénérée. Les réites et les lansquenets répétèrent les vers d'Ulrich de Hutten, et s'écrièrent : " Brisons nos chaînes et secouons le joug ! " Le dernier, prédicateur populaire, osant tout dire et tout écrire, se moqua d'abord des indulgences, puis du Pape et de ses légats, combattit l'Eglise romaine avec la caricature et le pamphlet, poussa l'audace jusqu'à brûler une bulle pontificale sur la place publique de Wittemberg. A la voix de Luther s'accomplit dans les pays germaniques une révolution religieuse, dont toute la chrétienté ressentit le contre-coup.

Les contemporains furent surpris d'une si soudaine révolution. Elle éclata pour eux comme un coup de foudre. De même qu'ils n'avaient pas aperçu ses causes, ils ne prévirent pas ses suites. Cependant les esprits éclairés par les enseignements de l'histoire et attentifs à ce qui se passait autour d'eux, auraient dû s'attendre à cette crise terrible. Luther ne fut